

**LA PRAGMATIQUE LEXICULTURELLE POUR
ACCEDER AUTREMENT, A UNE AUTRE
CULTURE, PAR UN AUTRE LEXIQUE**

Robert GALISSON

Université de la Sorbonne-Nouvelle, Paris

Abstract

Revisiting the origins of lexiculture provides one with the opportunity of understanding the strong connections between didactology of language and culture on the one hand and lexicultural pragmatics on the other. It also reveals the epistemological choices that set them apart from the other subjects in the field.

A short description is given of pioneering work in lexicultural pragmatics in the deliberately selected area of everyday culture. It comprises :

- a description of lexicultural sites which have been explored and made use of to date
- an inventory of databases and interfaces for use by practitioners.

Finally, a prospective view of follow-up work in the field is proposed: work that creates links between everyday culture and academic culture through a widening of the scope of lexical investigation whose aims are to reconcile body-centred culture and mind-centred culture in a learner-centred educational project.

Glose Introductive

Entendons-nous d'abord sur le titre : l'ambition de la pragmatique lexiculturelle n'est pas de bouleverser l'éducation aux langues-cultures et de mettre les acteurs du domaine en émoi, mais, plus modestement et plus utilement j'espère, de faire tourner le décor, de soumettre au choix des enseignants certaines solutions, complémentaires de celles que l'usage a consacrées.

La pragmatique lexiculturelle¹ est une branche de la didactologie des langues-cultures. L'appellation *pragmatique* a été retenue pour coiffer une discipline : • qui s'adonne prioritairement à l'étude des signes en situation, donc aux rapports qu'ils entretiennent avec les locuteurs et qui les crédite d'un supplément de contenu, précieux révélateur culturel ; • qui cherche à rendre fiables, sur le terrain, les propositions qu'elle élabore en théorie ; • et qui met en oeuvre une procédure d'investigation allant du fait lexiculturel observé (le concret) à l'idée qu'il y a derrière et le sous-tend (l'abstrait) ;

- ... **pour accéder autrement** indique une entrée dans la culture différente des approches significativement mises en oeuvre dans les classes ;

- ... **à une autre culture** fait référence à l'opposition entre *culture courante* (ou *culture-action*) et *culture savante* (ou *culture-vision*) et annonce : • la priorité accordée (dans un premier temps) au courant sur le savant (largement privilégié à l'école) ; • la volonté de faire tomber le mur de méfiance ou de mépris entre les deux ;

- ... **par un autre lexique** signale une double distinction heuristique. D'une part entre *lexique culturel* (qui affiche la dimension *pragmatique* des mots, c'est-à-dire le produit de la relation que les locuteurs établissent avec eux à travers l'emploi qu'ils en font) ; c'est la *dilatation* de leur

¹ Le concept de *lexiculture* fera l'objet d'une présentation circonstanciée en 1.2.

contenu – le *contenu particulier* et second ajouté au *contenu ordinaire* et premier – qui qualifie ces mots pour jouer le rôle d'aiguilleurs culturels) et *lexique fonctionnel* (qui limite les mots à leur dimension *sémantique*, c'est-à-dire au produit de la relation qu'ils entretiennent avec leurs référents ; c'est la *réduction* de leur contenu à la définition qu'en donnent les dictionnaires de langue – le *contenu ordinaire* – qui prédispose ces mots à remplir de manière adéquate la fonction pratique que requiert la communication courante). D'autre part entre *lexique catégoriel* (ex : mots-valises, noms de marques, expressions imagées) et *lexique transcatégoriel* (tout venant des mots nécessaires à l'échange dans tel secteur thématique ou telle situation). Cette double distinction atteste en même temps de la préférence accordée aux premiers (*lexiques culturel* et *catégoriel*) sur les seconds (*lexiques fonctionnel* et *transcatégoriel*).

1. La pragmatique lexiculturelle

1.1. Origine et objectifs

Aux dénominations près, didactologie des langues-cultures (DLC) et pragmatique lexiculturelle (PL) émergent à la même époque, dans la première moitié des années 80.

C'est en rédigeant un petit *Dictionnaire de compréhension et de production des expressions imagées*, publié en 1984, à l'usage des futurs enseignants de FLE non natifs – qui rencontrent de grosses difficultés pour comprendre les autochtones lorsqu'ils font appel à cette phraséologie – que j'ai pris conscience du parti à tirer de pareil conservatoire culturel. Ainsi, *ne plus savoir à quel saint se vouer, pleurer comme une Madeleine, balayer devant sa porte, faire des ronds de jambe, ...* mobilisent des images de comportements sociaux inscrits dans la mémoire patrimoniale, qui permettent à l'étranger d'accéder, par fragments, à la culture de l'Autre, après avoir compris le sens et l'origine de ces mystérieuses caravanes de mots.

Le *Distractionnaire*, élaboré en 1986, avec L. Porcher, est un recueil de *mots-valises* inventés et d'expressions déformées. Ce modeste et ludique opuscule confirme mon entrée en *lexiculture*, terme que j'emploierai pour désigner la culture véhiculée par les *mots à charge culturelle partagée*, en 1987. Puis j'élargirai rapidement son usage à la culture en dépôt dans les diverses catégories de mots mises à l'étude ultérieurement. La désignation *approche lexiculturelle* émergera peu après, pour être remplacée, en 1996, par *pragmatique lexiculturelle*, préférée à *lexiculturologie*. Cette date marque l'émergence d'une discipline autour de la description/transmission de l'objet d'étude.

Discipline dont les objectifs pédagogiques et stratégiques sont les suivants :

- Comme on entre dans la culture par l'ethnologie, l'anthropologie, la sociologie, la sémiologie, l'histoire, la géographie, la philosophie, etc, l'ambition pédagogique est ici d'entrer dans la culture par les mots, afin de *solidariser*, d'*intégrer* langue et culture dans un même enseignement/apprentissage, c'est-à-dire sans les disjoindre, sans les isoler artificiellement, en vertu de leur consubstantialité naturelle. Pourquoi les mots ? Parce qu'ils constituent mon domaine d'investigation originel et un passage obligé de toute réflexion sur le monde. Ils sont choisis comme interfaces entre les deux objets d'étude parce qu'ils relèvent statutairement de la langue, donc la représentent et que certains d'entre eux sont aussi de puissants accumulateurs de culture. La PL s'applique aussi : • à restaurer l'image de marque du lexique, éternel parent pauvre de l'enseignement des langues, en élargissant les bases de son emprise sur le monde et en relançant par là même l'intérêt de son étude ; • à préférer le concret analytique des vocabulaires à l'abstrait synthétique des discours spécialisés, facilitant ainsi la tâche des enseignants, par tradition plus accoutumés au maniement des mots qu'au traitement des cultures.

- L'ambition stratégique est : • de réhabiliter la culture courante, de donner toute sa place, chez les scolaires au moins, à cette culture avec le corps (prise dans les mots de la

communication ordinaire, mais sacrifiée à l'école), par rapport à la culture savante, cette culture avec l'esprit, très favorisée jusqu'alors ; • de réduire la fracture entre le courant et le savant, pour les inscrire dans un même continuum.

1.2. Épistémologie et définitions

Didactologie des langues-cultures et pragmatique lexiculturelle procèdent de la même rupture épistémologique, à savoir : • *autonomisation* par rapport aux *disciplines dites de référence* (en matière de sources, choix d'une *transdisciplinarité divergente, ouverte* à tous les savoirs susceptibles d'enrichir ou d'activer la recherche entreprise, par opposition à l'*interdisciplinarité convergente, close* sur les disciplines de référence et dominante, aujourd'hui encore, dans le domaine); • *réhabilitation du travail de terrain* par rapport aux discours tenus sur lui, ou en son nom ; • sollicitation du concours ou au moins de l'assentiment des acteurs qui oeuvrent sur ce terrain et constituent par là même des passages obligés pour toutes recherches les concernant (sans leur libre engagement, les discours venus d'ailleurs, qu'ils refusent ou ne sont pas en mesure de prendre à leur compte, perdent *ipso facto* leur crédibilité).

Ces deux disciplines-gigognes (la didactologie des langues-cultures est englobante, la pragmatique lexiculturelle englobée) se réclament du *conceptualisme*. Lequel part de l'*observation* et de l'*interrogation* du terrain (analyse du *contexte*), s'en éloigne pour *problématiser, conceptualiser* l'objet d'étude choisi et construire le *modèle d'intervention* (la *théorie*), qui permet de revenir au terrain, pour suggérer des *modes d'action* susceptibles de répondre aux besoins et attentes des acteurs intéressés. La validation de ces actes passe par leur expérimentation ou leur expérimentation en contexte².

² Pour davantage d'informations sur le *conceptualisme* ... et l'*applicationnisme*, voir *La formation en questions*, 1999 (réf. p.10), chapitre 2.3. intitulé « La didactologie des langues-cultures », pp. 76-94.

Jankélévitch disait que la noblesse de la philosophie est de ne servir à rien. Si j'osais mettre mes pas dans l'empreinte laissée par quelques-uns des siens, je dirais que la noblesse de la DLC et de la PL est de *ne pas désertier le terrain au profit du discours*.

Définitions sommaires :

- La *didactologie des langues-cultures* est une discipline d'intervention, prioritairement ciblée sur les acteurs de terrain, dont l'objectif est d'oeuvrer à l'optimisation du processus de transmission des savoirs et des savoir-faire en matière d'éducation aux langues-cultures.

- La *pragmatique lexiculturelle* est une discipline d'intervention qui se réclame des mêmes choix épistémologiques et idéologiques que la didactologie. La *lexiculture*, son objet d'étude, est la culture en dépôt dans ou sous certains mots, dits culturels, qu'il convient de repérer, d'explicitier et d'interpréter. La démarche consiste à mettre au jour des *sites lexiculturels*, c'est-à-dire des espaces pragmatico-sémantiques délimités par des mots (ou des unités lexicales) appartenant à des *catégories distinctes* les unes des autres, mais dans lesquelles la culture est partout significativement présente. Les expressions imagées, les mots-valises, les mots à charge culturelle partagée, les palimpsestes verbo-culturels, les mots de situations, les noms de marques, les proverbes et dictons, les mots occultants... circonscrivent les sites (ou *gisements*) dont il sera fait état.

2. Les travaux de première génération

2.1. Sites lexiculturels explorés et exploités

Les **principales étapes de la démarche d'investigation**, globalement valables pour tous les sites, dans une *perspective intra-* aussi bien qu'*inter-culturelle*, feront d'abord l'objet d'une ébauche de présentation, en style télégraphique.

a) Perspective intra-culturelle (prise en compte de la seule culture-cible)

- Observation

Choix ou repérage des mots à étudier dans des outils didactiques, des matériaux sociaux, ...)

- Description :

Enquêtes de terrain (auprès d'informateurs natifs, de spécialistes,...)

Recherches documentaires (en bibliothèque, sur internet, ...)

- Interprétation :

De l'analyse des faits et des contenus culturels à la mise au jour des causes qui les produisent ou des valeurs qui les expliquent

- Reconstitution :

Du morcellement au remembrement : recomposition d'un espace culturel homogène à partir de fragments épars.

b) Perspective inter-culturelle

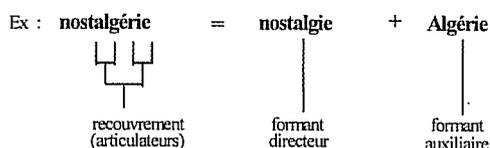
Mise en contact de la culture-cible et de la culture-source, à partir d'observations ciblées sur des espaces culturels jugés *à priori* équivalents, de manière à repérer de part et d'autre l'analogie dans le différent, le différent dans l'analogie et ainsi prendre conscience de la parenté des matrices à l'oeuvre dans les cultures en contact.

Parmi les sites lexiculturels visités, certains ont été explorés : ils ont donné lieu à des recherches prospectives et conceptuelles préalables à l'usage qui pourra en être fait sur le terrain. D'autres ont non seulement été explorés théoriquement, mais aussi exploités en vue d'une utilisation plus ou moins directe dans les classes.

La plupart des sites visités seront évoqués, mais l'accent sera mis sur ceux qui ont été explorés et exploités, sans toutefois s'attarder sur aucun, dans la mesure où l'objectif n'est pas de présenter un état des lieux, mais seulement de baliser certaines zones d'investigation. À charge pour le lecteur intéressé de compléter ses informations aux sources

indiquées, ou de procéder lui-même à des recherches complémentaires.

- **Les mots-valises** sont les produits d'une contraction de plusieurs mots en un seul. Ceux qui les constituent, appelés formants – un formant directeur et un ou plusieurs formant(s) auxiliaire(s) –, obéissent entre eux à la règle de recouvrement partiel. Le(s) segment(s) – phonique(s) ou graphique(s) – commun(s) aux divers formants joue(nt) le rôle d'articulateur(s) et identifie(nt) le mot-valise en tant que tel.



Des mots-valises connus comme *Sorbonagre* (Sorbonne + onagre) de Rabelais, *ridicoculiser* (ridiculiser + cocu) de Rostand, *patrouillotisme* (patriotisme + patrouille + trouille) de Rimbaud, *nostalgérie* de Montherlant, *crottoir* (trottoir + crotte), *gouvernebanca* (gouvernemental + banca) de Rochefort, *français* (français + anglais) de Etienne, *Goncourtiser* (courtiser + Goncourt) de Céline, *parlementeur* (parlement + menteur) de Vian, ou même *midinette* (midi + dinette), *restotel* (restaurant + hôtel) *confipote* (confiture + compote), suggèrent des fragments de culture faciles à interpréter.

En effet, les mots-valises que l'histoire a retenus n'ont pas été produits à des fins gratuitement ludiques, par collision de formes plus ou moins heureusement encastrables. Ce sont des témoignages construits de faits sociaux avérés, des concentrés de culture quasi introuvables sur d'autres sites, des objets-mots aussi riches culturellement que les proverbes et où la culture occupe un large espace de contenu. Leurs caractéristiques majeures sont la concision et la clarté. Comment faire comprendre, de manière plus

succincte et plus explicite, que les Français n'ont aucune pitié pour les conjoints trompés, qu'ils en rient et s'en moquent au contraire (*ridiculiser*) ; qu'ils n'ont plus confiance dans la politique, donc ne la respectent pas (*gouvernebancalement, parlementeur*) ; qu'ils savent que le prix Goncourt est l'objet de sombres intrigues (*Goncourtiser*) ; que, pour un certain nombre d'entre eux, l'Algérie reste une plaie ouverte (*nostalgérie*) ; ...

On retiendra donc que les mots-valises présentent l'avantage, au plan de la forme, d'une réduction extrême, donc d'une économie maximale. Au plan du contenu, ceux que l'histoire a consacrés sont beaucoup moins énigmatiques que certaines expressions imagées (comme *manger les pissenlits par la racine, couper l'herbe sous le pied de quelqu'un*, par exemple). Toujours au plan du contenu, c'est dans la critique qu'ils donnent leur pleine mesure, dénonçant le ridicule des faits de société, nobles (le savoir : *Sorbonagre*) ou prosaïques (l'alimentaire diététique : *confipote*, la propreté urbaine : *crottoir*).

Mais des mots-valises d'origine plus commune, fabriqués par les apprenants eux-mêmes, peuvent constituer d'autres entrées dans la culture étrangère, ou déboucher sur des jeux humoristiques de mobilisation des connaissances culturelles acquises. À condition toutefois de renvoyer à des faits de société réels, d'être construits sur des emboîtements formels non contingents. Ex. : *médicamembert* = médicament + camembert (soignez-vous français !)³.

- **Les mots à charge culturelle partagée (CCP)** : l'appellation *charge culturelle partagée* a été choisie pour le jeu de mots, construit à partir du sigle bien connu CCP (Compte chèques postaux), lequel tient lieu de procédé économique et mnémotechnique pour retenir ce nom de baptême un peu encombrant. *Charge* renvoie à une idée de

³ Pour davantage d'informations, voir *De la langue à la culture par les mots*, 1991 (réf. p.10), troisième partie intitulée « Les mots-valises et les dictionnaires de parodie comme moyens de perfectionnement en langue-culture », pp. 41-108, ainsi que le *Distractionnaire*, 1986.

supplément, d'ajout au contenu du mot ; *culturelle* inscrit cette charge dans l'au-delà de la *dénotation* dont traitent les dictionnaires de langue (cf. la dimension *sémantique*), c'est-à-dire dans une *connotation singulière*, non prise en charge par la dictionnaire classique (cf. la dimension *pragmatique*) ; *partagée* est le propre de la culture (toute culture est un produit communautaire), mais, en l'occurrence, ce partage est l'affaire du plus grand nombre des locuteurs qui se réclame de cette communauté.

Gide déclarait que « la patine est la récompense des chefs-d'oeuvre ». Après lui, je dirais que la CCP est la récompense des vieux serviteurs, des mots qui ont beaucoup servi, une *valeur ajoutée* à leur contenu répertorié dans les dictionnaires. L'usage a ceci de particulier qu'il n'use pas les mots à CCP, il les enrichit au contraire, les transforme et leur confère une autre dimension.

Ils abondent, en particulier dans le vocabulaire le plus commun. D'ordinaire, c'est *isolément* et *à l'occasion* qu'ils se présentent, au détour d'une phrase, dans une conversation, une histoire drôle. Ainsi, en contexte : *accordéon* peut évoquer 14 juillet, ou bal musette. Partant de cette rencontre fortuite, il devient possible d'organiser une démarche d'investigation *horizontale* ou/et *verticale*. L'*horizontale* passe de l'*unité* à l'*ensemble*, c'est-à-dire à l'étude d'un *système* ou d'un *réseau*. Par exemple, le mot *accordéon* ouvre la voie à une exploration lexicoculturelle du microsystème des *instruments de musique*. Chez la majorité des locuteurs natifs, *clairon* appelle sonnerie et monument aux morts, 11 novembre, 8 mai, service militaire, caserne, réveil (très) matinal ; *cor* renvoie à chasse à courre, Roland, Roncevaux ; *orgue* à cathédrale, cérémonie religieuse ; *harmonium* à église ; etc. Alors que *14 juillet* convoque la litanie des *fêtes calendaires*, civiles ou religieuses, dont les plus chargées culturellement donnent lieu à des réunions familiales (*Noël*, *Pâques*, la *Toussaint*) ou sociales (*1er mai*, *mi-carême*). La démarche *verticale* consiste à sélectionner un élément très caractéristique du microsystème et à en pousser l'étude dans une sorte de monographie lexicoculturelle. En l'occurrence *Noël*

semble indiqué. Alors que, dans un tout autre secteur, l'*alimentation des Français*, par exemple, la CCP hautement symbolique de ... *porc*, paraît imposer ce mot.

Une particularité de la CCP est d'être totalement *implicite*. Comme elle cohabite avec le sens dans le même signe, donc sur le même support (sa présence – ou son absence – n'implique aucune modification du signifiant), les locuteurs natifs, tout en maîtrisant son emploi, ne perçoivent souvent pas bien la frontière entre les deux types de contenu, ce qui rend alors délicates les enquêtes de terrain. Pour ce qui concerne les apprenants étrangers, ils soupçonnent à peine son existence, parce qu'elle n'apparaît pas plus que la culture courante dans leurs programmes scolaires. Ils ne la découvrent que lorsque son ignorance fait échouer la communication.⁴

- **Les palimpsestes verbo-culturels (PVC)** : le *palimpseste verbal* renvoie au parchemin dont le texte initial a été effacé, puis remplacé par un autre. Il se présente sous la forme d'un énoncé complet, ou d'un fragment d'énoncé, qui fait *surépaisseur* par rapport à l'énoncé ordinaire. Cette surépaisseur (voilée) est le produit du *chevauchement* d'un *sous-énoncé lexicalisé* et d'un *sur-énoncé* résultant de la délexicalisation du sous-énoncé de base. C'est le télescopage de signes porteurs de connaissances sociales partagées par le plus grand nombre, qui crédite le palimpseste verbal de sa dimension culturelle (PVC) et de sa capacité à dire plus, en peu de mots, à mettre en branle un mécanisme d'échos, lequel tient lieu de caisse de résonance, d'amplificateur sémantico-pragmatique et provoque un véritable "dérèglement des sens "

Ex : *Les laboureurs de l'amer*, titre d'un article de journal qui fait allusion aux pêcheurs mécontents du sort que la société leur réserve, mobilise comme sous-énoncé un fragment de culture savante (littéraire en l'occurrence), le titre d'un roman de V. Hugo : « Les travailleurs de la mer ».

⁴ Pour davantage d'informations, voir *De la langue à la culture par les mots*, 1991 (réf. p.10), quatrième partie intitulée « Accéder à la culture partagée par l'entremise des mots à CCP », pp. 109-151. Un *dictionnaire de mots à charge culturelle partagée* est en fabrication. Il cible les publics scolaires et devrait voir le jour... en début de siècle.

Par contre, dans *Encore une grève de passée, V'la l'banlieusard qui s'lasse*, slogan de voyageurs qui réagissent contre les grèves de la SNCF, ce sont les paroles de la chanson populaire du vitrier qui servent de sous-énoncé : "encore un carreau de cassé, v'la l'vitrier qui passe". La matrice sous-jacente est alors empruntée à la culture courante.

C'est dans le repérage et le décodage des PVC que se vérifie le mieux l'expression : « la culture, c'est ce qui reste quand on a tout oublié ». En effet, des souvenirs de titres ou de fragments d'oeuvres littéraires, religieuses, artistiques, médiatiques, des locutions d'usage courant suffisent, le plus souvent, à rendre compte des sens foisonnants de ces constructions éphémères, mais hautement révélatrices du niveau de compétence culturelle des locuteurs.

Les PVC constituent également une formidable machine à mobiliser, donc à reviser toutes ces connaissances sociales et patrimoniales, qui menaceraient de tomber dans l'oubli si elles n'étaient pas aussi régulièrement actualisées.

Le site des PVC est aussi un haut lieu de culture ludique, où se manifeste l'esprit frondeur et satirique des Français, ce plaisir et ce besoin de tourner en dérision les événements les plus sérieux et les formes pour le dire. Cette manière à la fois provocatrice et complice de traiter de la culture, d'ériger en spécificité culturelle ce clin d'oeil irrespectueux, cette connivence de la tribu reconstituée, fait même croire à certains étrangers qu'ils sont là victimes d'un ostracisme qui confine à la ségrégation ! Reste qu'il est difficile aujourd'hui d'ignorer cette culture particulière à l'affiche des médias. Elle constitue même un lieu de formation obligé pour ceux qui veulent devenir d'authentiques professionnels de ladite langue-culture. Je pense, en particulier, aux interprètes, aux traducteurs, aux diplomates,... aux espions et aux enseignants bien sûr !⁵

⁵ Les lieux privilégiés dans lesquels les locuteurs natifs puisent les sous-énoncés nécessaires à la fabrication des PVC ont fait l'objet, dans *Lexiculture et enseignement*, ELA n°97, 1995, d'un travail de balisage et de conceptualisation dont l'objet est de guider les étrangers dans la

- **Les OC[V] et les mots de situations** : les opérations comportementales [et verbales], combinées aux mots de situations, ont fait l'objet d'une recherche lexiculturelle débouchant sur un modèle d'observation /description du comportement des locuteurs dans les situations grégaires de la vie sociale et du vocabulaire de circonstance qu'ils mobilisent alors.

Ce modèle, dit curriculaire, s'adresse en priorité aux enseignants et aux auteurs de manuels désireux de mettre à la disposition des élèves certains outils capables de rendre compte au plus près des données complexes du réel observable.

L'objectif est de livrer accès à une culture qui conjugue le corps et les mots les plus usuels, dans des situations incontournables pour tout individu inséré dans la société de ses semblables. Et aussi de restaurer l'image de cette culture comportementale tant décriée parce que grégaire, donc réputée vulgaire !

Par exemple, les mots qu'il convient de dire, les gestes qu'il convient de faire, les attitudes qu'il convient d'avoir (cf. la gestuelle, les mimiques, la kinésie, la proxémie) chez le boulanger, le boucher, le coiffeur, le médecin, au restaurant, au comptoir d'un bar, dans une file d'attente ... constituent le viatique socio-culturel de base d'un étranger désirant pratiquer au naturel, donc vivre de l'intérieur, la langue-culture de l'Autre.

Dans cette perspective, deux types de concepts ont été mis en place :

- des concepts didactologiques (qui concernent la théorisation) : *domaine d'expérience, cadre de référence, OC[V]* et des concepts didactiques (qui concernent l'instrumentation) : *contextes de circonstance et d'incidence, mise en mots*. Ces vocables de situation eux-mêmes, qui relèvent normalement du *vocabulaire fonctionnel*, acquièrent un statut

conduite de leurs investigations lexiculturelles : voir « Les palimpsestes verbaux : des actualisateurs et révélateurs culturels remarquables pour publics étrangers », pp. 104-128.

de *vocabulaire culturel* par l'obligation dans laquelle se trouve le locuteur de les utiliser dans une situation et un contexte très marqués culturellement (cf. l'*emploi*). Par ailleurs, certains d'entre eux, dits mots-pivots, font l'objet d'un traitement approprié de leur environnement (cf. l'*usage*) : *cooccurrents* sur l'axe des *enchaînements*, *corréllés* sur l'axe des *remplacements*, *collatéraux* sur l'axe des *regroupements*⁶.

- **Les noms de marques** ont donné lieu à une recherche de longue haleine, le *Dictionnaire des noms de marques courants. Essai de lexiculture ordinaire (dit DNMC)*, dont l'intention est de montrer que la culture, sous toutes ses formes, affirme massivement sa présence dans les types de discours qui n'ont pas pour objet de parler d'elle, donc également dans les discours spécialisés ou para-spécialisés (ayant fait l'objet d'une banalisation). De sorte que, sans en prendre conscience, le locuteur qui parle d'autre chose que de culture parle aussi de culture. En l'occurrence, il se trouve que les *noms de marques courants* sont imprégnés d'une culture partagée par le plus grand nombre des natifs, mais difficile d'accès aux étrangers et pourtant essentielle, dans la mesure où elle se situe au coeur de la culture comportementale des autochtones et circule incognito dans leurs discours les plus ordinaires.

Par ailleurs, cet ouvrage procède autant de la didactologie que de la dictionnaire : à l'aide de deux index prévus à cet effet (l'*index sémasiologique à définitions réduites* et l'*index onomasiologique à regroupements emboîtés*), il donne le moyen au consultant d'interroger et de lire le dictionnaire autrement, donc de construire lui-même ses propres informations ou connaissances.

Ainsi, la *consultation unitaire* débouche sur des informations prêtes à consommer, du genre : • *vedette* évoque une publicité dont la célèbre Mère Denis fut longtemps l'inusable

⁶ Pour accéder aux informations qui font défaut à cette présentation trop lacunaire pour être apéritive, voir *De la langue à la culture par les mots*, 1991, (réf. p.10) cinquième partie intitulée : « Esquisse d'un modèle curriculaire d'organisation et de description des contenus lexico-culturels » pp. 153-191.

héroïne (elle incarnait une époque où les femmes avaient la religion de la propreté dans la blancheur, une blancheur payée de beaucoup d'efforts, que la machine à laver *Vedette* économisait enfin !) ; • *banania* appelle le visage et le langage stéréotypés de l'Africain noir, tels qu'on se les représentait à l'époque coloniale. Alors que la *consultation ensembliste*, par regroupement délibéré de certains noms de marques, autorise l'édification de connaissances à la demande : les 15 marques d'apéritifs et les 10 marques d'aliments pour chiens et chats relevées dans le DNMC, donc familières aux Français, attestent de leur goût prononcé pour la consommation festive d'alcools avant les repas et de leur inclination marquée pour les animaux de compagnie.

Pour mettre fin à ce survol des sites lexiculturels majeurs, j'observerai que la *parémiologie* peut laisser croire que la culture portée par les **proverbes et dictons** est facile à interpréter. Or il n'en est rien, les conditions de production de ce genre de formules ont tellement évolué que la culture qui les a vu naître n'est plus très lisible aujourd'hui. C'est pourquoi, à l'intention des étrangers, je parle prudemment de la *culture semi-explicite* diluée dans les *proverbes et dictons*. Lesquels offrent par ailleurs l'appréciable avantage de favoriser la *perspective inter*, dans la mesure où, par leur truchement, les cultures les plus éloignées se branchent aisément les unes sur les autres. L'une de mes étudiantes taïwanaises a soutenu récemment une thèse, édifiante à cet égard, sur les correspondances et bretelles de raccordement que dessinent *proverbes* et *dictons* entre culture chinoise et culture française. La parémiologie présente aussi l'inconvénient de faire remonter en synchronie une culture *historiquement et socialement datée*, donc *en décalage* avec la réalité culturelle du moment. En effet, le monde rural, désormais très minoritaire sous nos latitudes, a été le gros pourvoyeur de proverbes dans un grand nombre de cultures.

D'où le besoin et l'essai de *redresser*, de *recadrer l'image* culturelle que l'étude des proverbes peut générer, par l'ouverture d'un nouveau site, celui des **mots occultants**, choisis comme antidotes, dans la mesure où ils résultent d'un

phénomène opposé, caractéristique de la société d'aujourd'hui. Il existe en effet des mots qu'une partie de la collectivité cache et voudrait faire disparaître (les mots *occultés*, qui convoquent des réalités productrices de gênes ou d'angoisses) pour les remplacer par des *mots occultants*.

Ainsi, dans un monde où l'espérance de vie augmente à vitesse accélérée, on ne veut plus être *vieux*, on accepte seulement d'être *senior*, d'appartenir au 3ème ou au 4ème âge. Seuls les jeunes osent parler de vieux ! Cet âge est sans pitié... Il en va de même du *sourd* qui est devenu *mal-entendant*, de l'*aveugle* qui est dit *mal-voyant*, du *maigre* qui est *mince* désormais, du *gros* qui *souffre d'une surcharge pondérale*, etc.

Bref, là où l'apparence a plus d'importance que l'essence, on ne peut plus appeler un chat un chat sans passer pour un rustre. Les mentalités ont tellement changé que la conscience collective moderne ne s'identifie plus dans le robuste bon sens qui pourvoyait naguère à l'éclosion des proverbes.

2.2. Bases de données et outils intermédiaires

Les *bases de données* sont des outils semi-ouverts, sans appareil pédagogique, qui répondent à une logique d'inventaire et de classement de matériaux pouvant servir à la mise en oeuvre d'études, de recherches. En l'occurrence, les matériaux recueillis sont ventilés par sites (ou catégories lexicoculturelles) dans chaque base de données. Celles-ci ont pour traits distinctifs : • d'être inachevées, mais de s'enrichir continuellement (c'est peut-être la raison pour laquelle certains parlent de *banques* plutôt que de *bases* !) ; • d'être ouvertes (à la disposition coopérative de tous, pour que chacun y puise et y verse) ; • éventuellement de se transformer en *outils intermédiaires*.

Les *outils intermédiaires* sont des objets fabriqués pour agir sur l'enseignement et l'apprentissage des langues-cultures, des auxiliaires qui se veulent à la fois économiques et motivants pour les acteurs de terrain. Ce sont les produits

d'une réflexion perspectivée simultanément sur l'*objet* (ici la lexiculture) et sur le *sujet* (l'enseignant et l'apprenant), qui privilégient donc la dimension didactique, en intégrant un appareil pédagogique à une base de données.

Ils sont dits *intermédiaires* : • parce qu'ils jouent le rôle d'interfaces entre la recherche et l'enseignement ; • parce qu'ils sont délibérément incomplets et en évolution constante (à la fois en termes d'objet et de sujets). En terme de sujets, l'enseignant et l'apprenant demeurent maîtres du jeu, l'appropriation des outils leur appartient. Ils ont toujours des choix à effectuer, des itinéraires à tracer, des questions à (se) poser, des réponses à trouver, qui ne relèvent pas de la compétence des producteurs d'outils, la fonction de ceux-ci n'étant pas de se substituer aux acteurs de terrain. D'ailleurs le voudraient-ils qu'ils ne le pourraient pas : les tâches d'enseignement et d'apprentissage sont si complexes qu'elles demandent à être abordées collectivement et complémentaires.

Bases de données et outils intermédiaires publiés dans le cadre de cette étude⁷

1. *Dictionnaire de compréhension et de production des expressions imagées*, R. Galisson, 1984, CLE International : 500 expressions imagées environ.

2. *Distractionnaire*, R. Galisson et L. Porcher, 1986, CLE International : 450 mots-valises fabriqués et 80 expressions déformées – plus tard baptisées *palimpsestes verbo-culturels*.

3. *De la langue à la culture par les mots*, R. Galisson, 1991, CLE International : ouvrage de présentation, théorisation, exemplification des sites relatifs aux *mots-valises*, aux *mots à CCP*, aux *OC[V]* et aux *mots de situations*.

⁷ La liste des ouvrages référencés ci-dessous tient lieu de *bibliographie* et les notes pour compléments d'informations renvoient toutes à ces travaux.

4. *Lexiculture et enseignement*, R. Galisson, 1995, ELA n°97, Didier Erudition : "Les palimpsestes verbales : des actualisateurs et des révélateurs culturels remarquables pour publics étrangers " : environ 1000 *palimpsestes verbo-culturels*.

5. *Dictionnaire de noms de marques courants. Essai de lexiculture ordinaire*, R. Galisson et J.-Cl. André, 1998, INaLF/CNRS, Didier Erudition : 1000 *noms de marques* environ, avec leurs slogans et textes d'ancrage ; à ce jour, c'est sans doute l'outil intermédiaire le plus " abouti " de la série.

6. *La formation en questions*, R. Galisson et Ch. Puren, 1999, CLE International : propose une étude d'épistémologie disciplinaire et présente, de manière détaillée, les concepts de *culture-vision* (*culture savante*) et de *culture-action* (*culture courante*).

3. Les travaux de seconde génération

Comme ils relèvent encore largement du projet, je n'en développerai que l'idée maîtresse.

3.1. Culture savante, culture vision et approches institutionnelles

Jusqu'à présent, la culture privilégiée par l'institution scolaire a été la *culture savante*, telle que la décrivaient les spécialistes de nombreuses disciplines. Une culture fondée sur des discours cultivés (descriptifs et/ou explicatifs), construits à partir et sur d'autres discours (cultivés ou non). Je la qualifie également de *culture-vision*, parce que son existence institutionnelle est liée à la manière dont les spécialistes en question la voient ou la re-présentent en paroles.

Elle couvre la plupart des approches que Ch. Puren décrit dans *Les langues modernes*⁸, approches que je

⁸ Numéro 4, 1998, intitulé *Les contenus de civilisation*. C'est dans la Postface de cet ouvrage, qui tient lieu d'Actes à une Journée d'Études organisée par l'APLV en mars 98 et

rapporte ici au plus près, en normalisant leurs appellations à ma convenance, en introduisant un critère diachronique de classement, en ajoutant une huitième unité à la liste et quelques réflexions inspirées par cette forte synthèse.

Parmi les approches qualifiées de *classiques*, ont été retenues : • l'approche *par les représentations* : il existerait des faits culturels susceptibles de rendre la culture de l'Autre accessible aux étrangers, grâce à la *sensibilité* des créateurs qui les évoquent, les rendent présents, dans les domaines de la littérature et des arts en particulier. Wolfgang Hildesheimer résumait cette idée dans une formule-choc :

"L'art sert à inventer la vérité⁹ " ; • l'approche *par les fondements* : certains faits culturels conditionneraient une culture dans son ensemble et permettraient d'accéder au *génie* de la communauté qui les a produits. C'est dans la géographie et l'histoire qu'au début du XX^{ème} siècle la psychologie collective puisait ce genre de faits culturels déterminants.

Parmi les approches *modernes*, seront regroupées :

- l'approche *par les langues* (langues au pluriel, dans la mesure où la langue-source peut être engagée dans cette démarche auprès de la langue-cible) : elle fonde sa raison d'être sur le principe d'indissociabilité des deux objets d'étude et trouve sa place : . dans une *version occasionnelle*, auprès de publics débutants (quand les circonstances s'y prêtent, la culture vient alors persiller un enseignement massif de la langue) ; . dans une *version concertée*, auprès de publics plus avancés (les conditions sont alors créées pour que la culture rigore et intensifie sa présence auprès de la langue, dans un même enseignement) ;
- l'approche *par les structures* : comme chaque langue, chaque culture constituerait un macrosystème dont un petit nombre de *structures* rendrait compte du fonctionnement et de la cohérence spécifique ; mais pas davantage pour les cultures que pour les langues les structuralistes ne sont parvenus à

consacrée à « La culture en classe de langue : Enseigner quoi ? », qu'il présente une liste de cinq approches didactiques de la culture, portée à sept un peu plus tard.

⁹ L'art lui apparaissait comme le moyen de rendre compte d'une réalité qui échappe à la vérité, en se manifestant sous une multitude de formes possibles, parfois contradictoires .

opérationnaliser leur idée ; comme le remarque excellemment Ch. Puren " le coût d'abstraction est trop élevé pour les élèves " ; une version anémiée de l'approche par les structures a été introduite dans les classes avec la description organique des micro-systèmes politiques, administratifs, sociaux, religieux, etc ; • l'approche *par les repères* : la mise en relation de certains faits culturels permettrait de tisser une sorte de réseau couvrant la culture dans son ensemble. La prospection n'est plus alors verticale comme *supra*, elle est horizontale, mais le concept de *repères culturels coordonnés* n'est pas moins laborieux à opérationnaliser que celui de *structures* précédemment ; • l'approche *par les parcours d'apprentissage* : partant du principe que la culture étrangère relèverait en priorité de la découverte personnelle, le dispositif d'enseignement est prévu en conséquence : il multiplie les itinéraires possibles, afin de permettre à chaque apprenant de choisir lui-même son parcours et ses tâches, de construire ses propres représentations. Ici, l'horizon d'attente n'est plus d'enseignement mais d'apprentissage et la question n'est pas Enseigner Quoi ?, mais Apprendre Quoi ? ; • l'approche *par les contacts* : la perspective est complètement distincte de toutes les autres, puisque le problème n'est plus de définir des contenus culturels, mais d'imaginer les effets éducatifs que le contact de la culture-cible et de la culture-source peuvent produire sur l'élève (ex. : ouverture à l'Autre, tolérance active, dépassement des stéréotypes, connaissance affinée de sa propre culture par conscientisation). Les questions à l'ordre du jour sont : *Accéder à la culture étrangère, pour faire Quoi ? Quels effets éducatifs en attendre ?* Cette approche, dominante actuellement en FLE et dite *approche interculturelle*, n'a fait qu'une timide entrée dans les I.O. de 1997 ; • l'approche *par les vocabulaires* : curieusement, Ch. Puren n'en fait qu'une sous-catégorie de l'approche par les langues – qui ne figurait d'ailleurs pas dans sa première typologie – et il ne la gratifie d'aucune appellation. Pour ma part, je ne peux que différencier les deux approches puisque la *pragmatique lexicoculturelle* se veut non seulement une entrée dans la culture, mais aussi un pont entre langue et culture, dans l'enseignement et l'apprentissage.

L'amical débat entr'ouvert ici avec Christian Puren permet d'observer que la liste des diverses approches de la culture n'est pas close et que les appellations ne sont pas stabilisées. Ce qui n'a rien de surprenant dans le domaine quand on sait : • le retard pris par les études sur la culture, comparées aux études sur la langue ; • et la souplesse des *approches* culturelles, donc de leurs dénominations, par rapport à la rigidité des *méthodologies* langagières, figées dans leurs corps de doctrines et leurs désignations.

Il n'était cependant pas inutile d'essayer d'y voir un peu plus clair dans le kaléidoscope des approches institutionnelles, ne serait-ce que pour montrer : • qu'elles pro-cèdent (à peu près toutes) par dissociation de la langue et de la culture ; • que la culture-vision prédomine massivement ; • qu'après avoir d'abord et longtemps privilégié la culture savante, elles ont récemment abordé un type de culture plus éclectique, mais qui n'intègre pas vraiment la culture courante.

3.2. Culture courante, culture-action et démarche lexiculturelle

Par opposition aux approches institutionnelles, la démarche lexiculturelle privilégie la *culture courante* que, dans une perspective méta, j'assimile à la *culture-action* ou avec le corps et dont le matériau de base est le discours ordinaire, qui traite de tout, sauf de la culture qu'il véhicule (en contrebande, sans la déclarer, sans l'explicitier).

La question que je me pose aujourd'hui est de savoir si les couples *culture savante-culture-vision* d'une part et *culture courante-culture-action*¹⁰ de l'autre sont des couples légitimes? Avec le recul, je pense avoir procédé (intuitivement) à la radicalisation heuristique des tendances (tendance institutionnelle et tendance lexiculturelle), pour mettre en lumière leur opposition stérile. De sorte que nous

¹⁰ Pour une définition circonstanciée de ces concepts, voir *La formation en questions*, 1999, chapitre 5 intitulé « Quel statut revendiquer pour les cultures en milieu institutionnel ? », pp. 106-107.

serions en présence de concepts provisoires, investis de charges symboliques opposées (la vision et l'action, l'esprit et le corps), susceptibles de localiser précisément la fracture entre savant et courant et d'aider ainsi à la réduire.

À l'usage, l'assimilation de la culture courante à l'action et de la culture savante à la vision ne paraît pas tenable jusqu'au bout. En effet tout n'est pas action dans la culture courante et tout n'est pas vision dans la culture savante : le savant affleure parfois dans le courant et le courant nourrit le savant. Reste que cette dichotomie heuristique met au jour la difficulté des deux démarches à parcourir dans son ensemble le champ de la culture. L'approche institutionnelle bute sur la culture courante, parce qu'elle ne dispose pas des outils considérés comme indispensables pour s'en assurer la maîtrise (l'atomisation, la dispersion des faits culturels ordinaires et la difficulté de mettre au point des procédures d'évaluation de l'appris, apparaissent aujourd'hui comme des obstacles insurmontables dans le cadre de l'école). La démarche lexiculturelle tâtonne avec la culture savante pour une raison analogue : l'analyse de la culture en dépôt dans les mots de la tribu n'entraîne pas systématiquement à la perspective méta. C'est la prise de conscience de cette faiblesse qui m'amène à franchir le pas, à passer de l'étude des *mots venus d'en bas*, que tout le monde partage (le fragmenté, le concret, l'englobé) à l'étude des *termes venus d'en haut*, que certains manipulent (le compacté, l'abstrait, l'englobant).

3.3. Les termes sociétaux

C'est donc une logique de développement de la démarche lexiculturelle, de croisement de la culture-action et de la culture-vision qui me pousse à ouvrir un site d'un autre genre avec les termes sociétaux. Ce sont des *termes* (parce qu'ils relèvent de discours spécialisés : idéologiques, politiques, économiques) accaparés et modelés par un groupe social dont ils servent les intérêts.

Le terme *solidarité*, par exemple, a été détourné de son sens originel (et substitué à *secours*, *assistance* ou *charité* – pour les chrétiens –) par les tenants d'une société de marché qui, en vue de désengager l'État (l'État du bien-être, qu'ils qualifient péjorativement d'État-providence) des charges de redistribution qu'il assumait jusqu'alors, trouvent préférable d'en appeler au collectif, pour venir en aide aux victimes lointaines de la barbarie des hommes ou des catastrophes dites naturelles (l'adjectif permet de blanchir des responsabilités souvent bien réelles). En effet, la solidarité ne se pratique pas d'un bout à l'autre de la planète, mais dans la proximité, entre personnes de même milieu, de même condition, qui se fréquentent et s'entraident – l'échange est inclus dans le contrat tacite de solidarité –.

Et tout le monde paraît satisfait du tour de passe-passe : les manipulateurs font avancer leurs idées, confortent leurs pouvoirs et les manipulés se donnent bonne conscience à moindre frais. L'opération de glissement idéologique est en marche. Autres termes sociétaux, objet du même type de manipulation : *équité*, *tolérance*, *exclusion*, *croissance*, *chômage*, *flexibilité*, ...

CONCLUSION PROSPECTIVE

Pour situer formellement la PL par rapport aux approches culturelles évoquées *supra*, rappelons et précisons quelques-unes de ses caractéristiques, relatives aux finalités qu'elle vise, aux modalités qu'elle met en oeuvre et aux moyens qu'elle se donne.

Deux grands types de finalités culturelles s'opposent aujourd'hui dans le domaine : la *thésaurisation* (ou *accumulation* des contenus) d'une part, la *formation* (ou *sélection* des contenus) d'autre part. La *thésaurisation* s'inscrit dans la tradition érudite de la culture savante, où il est primordial d'empiler des connaissances et de les exhiber pour être socialement visible (culture ostentation). La *formation* s'élabore sur des contenus choisis en fonction de leurs

potentialités éducatives, c'est-à-dire de l'aide qu'ils fournissent aux apprenants pour maîtriser leur transculturalité, comprendre et se faire comprendre de l'Autre étranger, rendre intelligible le monde qu'il habite (culture discrétion). L'*acculturation* étrangère est ainsi vécue : • comme l'apprentissage d'une *somme* de connaissances ; elle relève alors de l'*instruction (cumulative)* ; • ou comme la mobilisation des savoirs les plus aptes à stimuler harmonieusement l'intelligence, la sensibilité, la réceptivité ; elle relève alors de l'*éducation (sélective)*.

La PL s'inscrit dans le second type, très minoritaire aujourd'hui : • en reconnaissant que les contenus sont des passages obligés dans le processus d'acculturation, sans les accumuler pour le plaisir (la *thésaurisation*) ; • en cultivant les effets de certains contenus sur l'évolution de la personnalité du sujet comme futur citoyen (la *formation*, ou l'*éducation*). Le postulat étant que comprendre vaut mieux que thésauriser.

Au tout premier plan des finalités de la PL, figure également la volonté d'abattre le mur qui sépare : • le réputé *noble* (la culture *avec l'esprit*) : culture savante ou culture-vision, du réputé *trivial* (la culture *avec le corps*) : culture courante ou culture-action ; • les *fonctions sociales* dites *supérieures* ou *symboliques* (art, religion, idéologie, politique) des *fonctions vitales* dites *inférieures* ou *biologiques* (rapports quotidiens avec les êtres, les choses, la nature, l'environnement en général). Comme les médecines *holistiques* (qui traitent l'individu dans sa globalité), la PL considère qu'il est de sa vocation de rétablir la culture et le sujet en formation dans leur unicité, parce que les deux parties du même objet et du même sujet, artificiellement disjointes, ne peuvent, en définitive, fonctionner l'une sans l'autre. La délocalisation des lieux de mise au jour habituels de la culture devrait favoriser cette double réunification, dans la mesure où, d'un naturel nomade, les mots ne connaissent pas de frontières et servent tout aussi bien les opérations du corps que celles de l'esprit.

En termes de modalités et de moyens, aux *programmes d'apprentissage prescrits*, la PL oppose les *parcours d'initiation choisis*. Après avoir participé à la visite guidée des sites lexiculturels qui jalonnent les étapes des principales recherches effectuées dans le secteur, chaque apprenant ou chaque sous-groupe d'apprenants, en fonction de sa panoplie, de ses besoins, de ses goûts, arrête un itinéraire dont il négocie le tracé avec l'enseignant.

Malgré leurs divergences au niveau de la prospection des faits culturels (cf. les prospections *horizontale* et *verticale*), tous les types d'approche cherchent la voie d'accès express à l'essence de la culture, la clé qui ouvre toutes les portes. Elles refusent donc les tentatives multiples, l'acceptation du fait que la culture est *émiettement*. Pour sa part, la PL considère cette quête de la formule magique comme un peu vaine et sans doute dangereuse en matière d'éducation, dans la mesure où elle donne à croire que l'Autre étranger est essentiellement différent. N'est-il pas préférable de le montrer proche... jusque dans ses différences. En acceptant le porte à porte, l'émiettement, la saisie par bribes — c'est ainsi que la culture-source se construit —, elle choisit la réalité, sans distinguer les faits de haut et de bas niveau, sans soumettre à des efforts d'abstraction déroutants les publics scolaires peu préparés aux exercices intellectuels à partir de ce type de matériaux. Le principe conducteur étant que la *fonction éducative* ne se confond pas avec la *fonction intellectuelle*, qu'en matière de culture la transcendance, affranchie de l'expérience concrète, s'impose moins immédiatement et moins fortement à de jeunes adolescents, que l'étude attentive des faits et données de détail déposés dans ou sous les mots. Une manière de ne pas trop fantasmer sur l'inaccessibilité des cultures est déjà d'étudier avec et dans quels mots elles se manifestent et s'inscrivent.

Cela dit, réaffirmons que la pragmatique lexiculturelle a pour unique ambition d'être reconnue comme une entrée, parmi toutes les autres, dans la culture. Une entrée qui ne prétend pas se substituer ou faire ombrage aux voies et approches établies, mais présente une caractéristique qu'elle

ne partage pas, celle d'être jalonnée par les mots, de toutes manières incontournables pour accéder à la maîtrise d'une langue... et aussi d'une culture. Dans un domaine, l'éducation, où la prise de conscience de la *complexité* des problèmes a convaincu les spécialistes que la vérité ne sort pas de la bouche d'un seul, la multiplicité des solutions proposées, donc des choix possibles, ne peut que rencontrer l'agrément des acteurs de terrain.

À supposer que, dans son économie globale, la pragmatique lexiculturelle ne réponde pas à l'attente des enseignants qui ont assis leurs habitudes ailleurs (dans la pratique d'une autre approche, ou d'un éclectisme de leur cru), rien ne les empêche d'en user à leur guise, de s'en servir à l'occasion plutôt que régulièrement, par exemple. C'est dans sa vocation d'ouvrir d'autres voies, sans obligation pour personne de les emprunter de bout en bout.

Rappelons aussi que la PL assure une prise et une ouverture sur des pans entiers du lexique trop souvent laissés pour compte. Je veux parler de la dichotomie entre *lexique culturel* et *lexique fonctionnel* d'un côté, entre *lexique catégoriel* et *lexique transcatégoriel* de l'autre, qui présente l'intérêt d'offrir des repères aux enseignants, pour mieux savoir où ils en sont et où ils vont dans l'infini maquis lexical. Ce balisage leur permet de débusquer des mots (ou des termes) qui font souvent défaut aux apprenants étrangers, mais dont les méthodes signalent rarement l'existence.

En tant que discipline prônant l'intégration de l'enseignement et l'apprentissage de la langue et de la culture, la PL fournit ainsi aux acteurs de terrain les moyens de *relancer la culture par le lexique et le lexique par la culture*. Une synergie se crée alors entre les deux objets d'étude, qui peut éviter les à-coups, les ruptures, les déséquilibres dont la culture est le plus souvent victime.

Observons enfin que l'ensemble des sites lexiculturels tient d'une mine à ciel ouvert, dont l'exploitation défierait le temps et mobiliserait les générations successives de

chercheurs, d'enseignants, d'apprenants à l'extraction de matériaux qui se renouvellent au rythme accéléré de l'évolution de la langue et de la culture. En effet, la lexiculture est à la fois un *processus* ininterrompu et un *produit* en état de transformation constante. Dans le *temps* (la *transmission*) et dans l'*espace* (la *communication*), tous deux relèvent du transport par les mots de traces héritées en perpétuel devenir. Ce mouvement et cette dynamique immarcescibles expliquent la complexité de l'objet d'étude, mais aussi son mystérieux attrait, sa remarquable aptitude à renouveler le pèlerinage aux sources.